

Sommaire

Odeurs	11
Foutus dimanches !.....	13
Fenêtres	21
Reine S... ..	37
Gertrude la Boulimique.....	41
On n'échappe pas à son destin	43
Micheline et l'Autorail.....	53
Tour Maupassant.....	59
Par un jour d'été.....	65
Lettre à Cornélie.....	69
Et la haine vint... ou Apologie du célibat ?	73
Ah ! Paris !	77

Odeurs

Nougats de Montélimar, calissons d'Aix, bêtises de Cambrai, chiques de Bavay, babelutttes de Lille, chuques du Nord, sucettes Pierrot Gourmand, truffes, rochers Suchard, pralines, dragées Martial, caramel dur, caramel mou, berlingots, bonbons fourrés, acidulés, pastilles de toutes sortes de couleurs : rouge, vert, bleu, jaune, bonbons à l'anis de Flavigny, roudoudous.

Chocolats fins, en tablettes, en crottes, bouchées, en barres à la belge, en plaques entières de 125g, noir extra, au lait à la suisse, avec noisettes, blanc made in Belgium, à la menthe à l'anglaise.

Gâteaux secs : sablés du Mont-St-Michel ou des Flandres, petit-beurre, à la noix de coco, au chocolat, nonettes à l'orange, langues de chat, cigarettes russes, gaufres bruxelloises, à la vanille, à la cassonade, au genièvre, cakes aux fruits confits, pudding anglais, barquettes à la framboise, palmiers feuilletés en miniature, macarons, madeleines, cookies, massepains, meringues, biscuits à la cuiller, boudoirs roses de Reims, tuiles aux amandes, montecao à l'espagnole.

Liqueurs et spiritueux : bénédictine, curaçao, mirabelle, prunelle, cherry, Marie-Brizard, Chartreuse, ratafia de roses, cerises à l'eau-de-vie, hydromel ;

Mais aussi alcools : cognac 3 étoiles, punch à l'antillaise, calvados, fine champagne, vodka, whisky, bourbon, kirsch, marc de Bourgogne.

Grands crus de Bordeaux : Mouton Rothschild, Saint-Estèphe, Saint-Julien, Château Margaux, Pétrus, Pomerol, Pauillac, Château-Laffitte, La tour Haut-Brion, Sauternes : Château Yquem « the best ».

Mais aussi : Nuits-Saint-Georges, Chambertin, Clos Vougeot, Montrachet, Chablis, Morgon, les Bourgognes.

Champagnes : brut, sec, demi-sec, doux, au choix.

Tiphaine ferme les yeux, son énumération terminée. Que fais-tu ? lui demande son amie, complètement abasourdie. Bizarrement, c'est elle qui est essoufflée : elle n'en peut plus. Tiphaine, serais-tu devenue folle ?

— Chut ! répond-elle. Je hume les odeurs. Tu n'as pas senti ? Approche-toi un peu. Ah ! les merveilles gustatives et olfactives ; elles vous chatouillent les papilles et les narines, mazette !

— Où ? Mais dans quel endroit vais-je les sentir, les goûter ? J'en ai l'eau à la bouche.

— Lève les yeux, regarde. Lis. Qu'y a-t-il écrit sur le bandeau du magasin, là, au-dessus de la vitrine ?

Alors Ernestine épelle :

E P I C E R I E F I N E

— Ok, dit-elle en riant aux éclats. Sacrée Tiphaine, tu m'as bien eue ! Cannelle, cumin, poivre de Cayenne, noix de muscade, gingembre, clous de girofle, curry, safran, paprika...

Foutus dimanches !

J'ouvre un œil. Un dimanche de plus ! Il n'est pas question que je me lève. Je me recroqueville sous les draps et couvertures. Je remonte l'édredon rouge jusqu'au menton. J'ai froid et je grelotte. J'ai pas le moral. Je sens que je vais faire la gueule toute la sainte journée. Je Hais les Dimanches !

Je ne vais même pas mettre un pied à terre pour ouvrir les persiennes. Qu'il fasse beau, qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il grêle, qu'il neige, je m'en fous mais alors je m'en contrefous. Blottie dans mon lit à baldaquins (une folie acquise l'an dernier, mais basta ! on ne vit qu'une fois), je vais penser, rêver, me remémorer les jours passés.

Effectivement, la semaine a été occupée, disons mouvementée. Ça pour l'être, ça l'a été. Pourtant rien ne le laissait augurer. Mais il y a des moments où vingt-quatre heures par jour ne suffisent pas. Il faudrait que la journée dure 1800 minutes, un minimum. Or donc, lundi 12, je m'étais habillée chic ; ça, j'aime. J'ai bien dû passer... 3600 secondes, au bas mot, à trouver la toilette adéquate : corsage bleu marine à pois blancs, jupe plissée évasée, bottes à lacets – façon « dames de Toulouse-Lautrec », genre danseuse du Moulin Rouge, pas bêcheuse la fille – sac en bandoulière, coiffure en chignon – la banane – mascara pour les yeux, pommettes légèrement colorées, lèvres rouge-orangé ; enfin bref, le toutim. Par chance, il faisait un temps superbe.

Arrivée au bureau, un monceau de courrier m'attendait. A peine ma veste retirée, le téléphone sonna. Mon boss m'annonçait qu'il s'absentait la semaine. Je n'avais pas

été prévenue plus tôt et les problèmes fusai-ent de tous côtés. Le bougre de patron n'avait laissé aucune consigne à quiconque. L'entreprise était en province et je dus, avec un des responsables du siège, régler des affaires dont je n'avais pas, à vingt ans, imaginé la portée.

Étais-je perdue ? Non. Car en fait, j'adore les responsabilités. Certes, je n'avais pas une minute à perdre : répondre aux différents coups de fil, rédiger du courrier aux clients et fournisseurs, recevoir les gens qui avaient pris des rendez-vous, être en rapport avec les sous-traitants. En résumé, résoudre les problèmes en cours. Être non pas uniquement la secrétaire qui tape à la machine à écrire les lettres dictées par son chef et prises en sténographie, mais en l'occurrence remplacer carrément le patron durant son absence.

A peine le temps de déjeuner : je devais avaler vite fait des sandwiches¹ jambon-beurre, rillettes ou saucisson accompagnés d'un ou deux cafés serrés. Le soir, je rentrais épuisée et m'endormais comme une souche.

Plus les jours passaient, plus le rythme infernal s'accélérait : le téléphone qui sonnait sans cesse, les télégrammes, un courrier impressionnant amené par le facteur, la sonnette de la porte d'entrée qui n'arrêtait pas de vibrer ; enfin, du délire. Je réussissais, j'allais dire par miracle, à tout régler ou presque. Un véritable exploit et je jubilais de plaisir. Le jeudi néanmoins, un petit nuage : Madame N..., l'épouse de mon supérieur me demanda, sans ambages où était son mari. L'emmerde, c'est que je n'en savais fichtre rien ! Surtout ne pas faire d'impair. Par une chance inouïe, je perçus la sonnerie du palier. Ce fut un excellent prétexte pour abréger notre conversation. Je me confondis en excuses polies. Dieu merci, elle ne rappela pas. Le vendredi je respirais, consciente du devoir

¹ Nous avons récemment découvert avec effroi que certaines baraques à frites vendent, à notre plus grande surprise, des « sandwiches cannibales » ! Que fait la Police ? (Note de l'Auteur, interloquée)

accompli. J'eus même un remerciement de la part du Grand Patron, avec un sourire narquois je vous l'accorde. Mais je m'en contentais.

A 17 heures, je partais sereine. En fait, j'étais déjà ailleurs. Le sirop de la rue m'attendait et je comptais bien me repaître de ce Paris tant aimé. Je parcourais la capitale avec ivresse, traversant les arrondissements avec délectation. Je me retournais sur la foule comme si je la découvrais pour la première fois. Je fouinais chez les bouquinistes, cherchant la perle rare, que je trouvais bien évidemment. Je fis les Grands Magasins, montant et descendant avec frénésie les escalators, farfouillant dans les rayons, allant jusqu'à acheter l'objet inutile pour le plaisir uniquement.

J'admirais, pour la énième fois, la Seine, mon fleuve, les reflets du soleil couchant se mirant dans l'eau – sans oublier les incontournables amoureux des bancs publics et ceux qui longent les berges, enlacés.

19 heures. Je passe à la maison. J'appelle Michèle au bigophone : « Dis donc ma vieille tu ne connais pas la dernière ? Françoise se marie, eh oui, elle a enfin réussi à se dégoter un Jules, pauvre garçon ! Je te rappellerai plus tard car, flûte, je suis en retard, j'ai complètement oublié mon rendez-vous chez le toubib. » Je raccroche mon appareil. Il ne me reste plus qu'à héler un taxi. Je m'aperçois que mon manteau est resté coincé dans la porte. Excusez-moi, Monsieur. Vous permettez que je la rouvre une seconde seulement. Le chauffeur est furax ; j'ai intérêt à me taire.

Enfin, me voilà arrivée. Pourvu que je sois à peu près à l'heure. Il est si charmant, si mignon, ce cher Docteur. Attention les nanas, chasse gardée : pas question que l'une d'entre vous lui mette le grappin dessus. Faites gaffe ! Je me le réserve. Bon, si on ne peut plus plaisanter.

21 heures : je vais au cinoch' puis je m'installe dans un troquet, qu'il s'appelle « Le Petit Pot » ou « Le Procope ». Je sirote, assise, un jus de pamplemousse avec une paille. J'observe le foisonnement des parisiens sur les boulevards avec leurs courses, les cabas remplis de leurs emplettes, gorgés de victuailles. Quel émerveillement. Madame et Mademoiselle sortent de chez le coiffeur, probablement avec une nouvelle tête – c'est ainsi les filles, elles aiment le changement – elles sont d'un drôle avec leurs couleurs de cheveux. Quel bonheur d'hummer cet air parigot mêlé d'un imbroglio d'être cosmopolites, de commerces ouverts tard dans la nuit, restos pleins à craquer, métros bourrés. Le mouvement, quoi !

* * *

Dimanche. Je mets le nez à la fenêtre. Pas un chat, c'est-à-dire qu'il n'y a même pas un petit félin qui s'échappe d'une maison ou d'un immeuble pour aller se livrer à quelques frasques, quelques fredaines. Les volets restent clos. Un silence pesant s'installe. Je me vêts rapidement. Je sors dans la rue. Personne dehors. Les magasins, les échoppes, les bazars, mais également les entreprises, les comptoirs de banques, ferment le septième jour de la semaine.

Je hais les dimanches !

Si vous voulez prendre les autobus ou le métropolitain pour les grands villes, vous devez attendre les rames un temps infini : les transports travaillent au ralenti. Vous êtes quasiment la seule (ou le seul) sur le quai à ronger votre frein et vous pestez contre tout le monde. La peur vous prend aux tripes lorsque vous devez prendre une correspondance ; vous rasez les murs des couloirs craignant de mauvaises rencontres.

Comble de malchance, le dimanche, votre petit ami est en famille, parents obligent ! Vous vous regardez dans la glace, vous vous mettez à détester votre image. Vous iriez bien dans votre restaurant habituel, le favori, manque de pot : sunday closed, la guigne. Que faire ? Si je passais chez Hélène ? Qu'est-ce que je risque. Je monte quatre à quatre ses escaliers (une gageure quand on fait 1m52 !). Arrivée au sixième, essoufflée, ah oui tout de même, je m'apprête à sonner lorsque je perçois des bruits bizarres à travers la porte : des Oh !, Ah !, Encore !, des soupirs, des rires étouffés. J'ai peur de comprendre. Le voisin sort de son appartement juste à ce moment précis. J'ai l'air d'une gourde sur le palier. Il me regarde en souriant d'un air moqueur : « Vous savez, Mademoiselle, c'est ainsi tous les troisièmes dimanches du mois. C'est le tour d'Alain. Il arrive à 16 heures, repart à 17. Alors faut faire vinaigre, dit-il. Moi vous savez, j'ai l'habitude. »

Devant mon air abruti, il prononce, en fermant la porte à clé : « Vous ne trouvez pas cela drôle » et il part dans un éclat de rire. En moi-même je pense : « Je ne le connais pas ce pauvre type. » Je n'ai qu'une hâte, c'est de m'enfuir. Je me retourne pour prendre l'ascenseur et dans ma précipitation je me cogne sur la porte. J'ai pas l'air fin une fois de plus. Heureusement, il est à l'étage. Mais au moment où je pense pouvoir le prendre et m'échapper de cet endroit, le Monsieur ricane et me dit : « Il est en panne ». Oh ! non c'est pas vrai. J'aime pas les dimanches.

Enfin, je suis dehors. Alors je décide d'aller manger un morceau « Chez Marinette ». Ça me calmera les nerfs. Zut ! C'est Isabelle que j'aperçois sur le trottoir. Quelle casse-pieds. Trop tard, elle m'a vue et m'attend. « Oh ! ma pauvre ! Tu tombes bien. Tu sais ce qui m'arrive ? ... » Et là voilà qui parle, qui parle, un vrai moulin à paroles. Je n'ai pas le courage de l'écouter. J'ai eu ma dose pour aujourd'hui. De toute façon, ce sont continuellement des

jérémiades ; elle a toujours des problèmes, c'est fou. Elle éternue sans arrêt et pendant qu'elle cherche son mouchoir dans son sac, j'en profite lâchement pour la planter là.

D'abord j'ai faim. Mais je reste médusée devant « Chez Marinette » : sur la porte, un panneau « Fermé pour cause d'inventaire ». Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? On fait un inventaire dans un resto ? On compte quoi ? Les petites cuillers ? Les verres à pied ? Si je n'étais pas super énermée, je trouverais cela du plus haut comique. Je m'engouffre dans le métropolitain. J'en ai marre. Je m'approche du guichet pour prendre des tickets. Personne. Une jeune fille me tape sur l'épaule. « Vous n'avez pas vu l'affiche ; ils sont en grève. » Putain ! Je rêve, j'hallucine ! Je ressors. Tant pis j'irai à pincés. Un coup de tonnerre survient et une pluie battante se met à tomber. Un véritable déluge. C'est le bouquet ! Je m'affale sur le premier banc venu. Je ruisselle des pieds à la tête. Mes cheveux sont trempés et se plaquent sur ma figure. Le rimmel coule. Bêtement, je me mets à pleurer. Je craque. C'est la cerise sur le gâteau.

J'aime pas les dimanches !

Enfin, je rentre chez moi. Je me plonge dans mon assiette : une tranche de jambon avec purée, c'est Byzance !... Et vous regrettez qu'il y ait des jours de repos, un comble !... Le boulot, les collègues, les parties de franche rigolade, le monde, il n'y a que ça de vrai ; les soirées au bistrot du coin avec les copains et une bonne bibine, ça c'est bon.

La soirée arrive et je m'endors. Je n'ai rien fait de la sainte journée sinon traîner mes guêtres dans la ville. Même pas la sonnerie du téléphone pour entendre une voix amicale ; le dimanche étant par définition réservé à la famille, on ne connaît plus personne ce jour-là, on se croirait seul sur une île déserte. Que s'est-il passé ? Un tremblement de terre ou pire encore une catastrophe nu-

cléaire ? Que font les citoyens. Ils dorment. Bon, dormez braves gens. C'est l'horreur !

D'ailleurs, le prochain week-end, je dors pendant quarante-huit heures. Trop c'est trop. Je mets mon répondeur et le lundi j'écouterai les messages. Je n'y suis pour personne et qu'on me fiche une paix royale.

7 heures du mat'. Encore un dimanche à se faire chier. Je suis complètement dans les vapes ; j'ai dû trop boire de punch. J'ai la gueule de bois. Je ne sais plus où j'en suis. Mes yeux clignent et s'écarquillent...

Qu'entends-je à la radio : 19 mars.

Mais alors c'est Lundi : Hourrah ! Je fais un bond hors du lit. Ouf, je respire. Vive la Vie !

J'ouvre la croisée : le café remonte lentement son rideau de fer ; le marchand de journaux attend ses premiers clients ; une bonne odeur de pains au lait chauds s'échappe du boulanger ; Monsieur Dupont (non avec un D) part au travail, mallette de cuir jaune à la main.

Vive les Semaines ! Je hais les Dimanches !